Document generated on 04/24/2024 9:48 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Au bout de la nuit

Robert Majzels, *Le cahier d'Hellman* (traduit de l'anglais par Claire Dé), Montréal, Planète rebelle, 2004, 522 p.

Aislinn Hunter, *Ce qu'il nous reste* (traduit de l'anglais par Carole Noël), Montréal, Les Allusifs, 2003, 144 p.

Elizabeth Smart, *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré* (traduit de l'anglais par Hélène Filion), Montréal, Les Herbes rouges,2003, 120 p.

Hélène Rioux

Number 117, Spring 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37026ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, H. (2005). Review of [Au bout de la nuit / Robert Majzels, *Le cahier d'Hellman* (traduit de l'anglais par Claire Dé), Montréal, Planète rebelle, 2004, 522 p. / Aislinn Hunter, *Ce qu'il nous reste* (traduit de l'anglais par Carole Noël), Montréal, Les Allusifs, 2003, 144 p. / Elizabeth Smart, *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré* (traduit de l'anglais par Hélène Filion), Montréal, Les Herbes rouges,2003, 120 p.] *Lettres québécoises*, (117), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

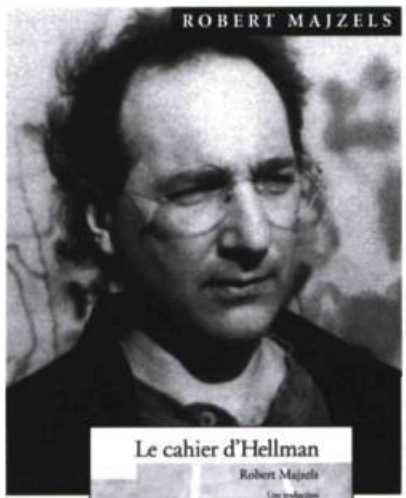
Robert Majzels, *Le cahier d'Hellman* (traduit de l'anglais par Claire Dé), Montréal, Planète rebelle, 2004, 522 p., 25,95 $.
Aislinn Hunter, *Ce qu'il nous reste* (traduit de l'anglais par Carole Noël), Montréal, Les Allusifs, 2003, 144 p., 16,95 $.
Elizabeth Smart, *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré* (traduit de l'anglais par Hélène Filion), Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 120 p., 14,95 $.

Au bout de la nuit

Trois livres qui sont comme une plongée dans le passé, le désespoir, la nuit. On n'en revient pas toujours indemne.

TRADUCTION | HÉLÈNE RIOUX

CERTAINS LIVRES NOUS MARQUENT, nous secouent, ébranlent nos certitudes. Ouvrent une porte : l'abîme est devant nous. *Le cahier d'Hellman*, premier roman de l'auteur montréalais Robert Majzels, est de ceux-là. Dès les premières pages, on se sent entraîné dans un tourbillon. Voyage au bout de la nuit.



LA NUIT

Difficile à résumer, ce périple. Essayons tout de même. Prenons un fil, un des nombreux fils d'Ariane qui tissent la trame du récit. Nous sommes en 1980. Le narrateur, David Hellman (l'homme de l'enfer ?) est interné dans un asile psychiatrique. Du 10 mars au 31 mai, il écrit dans un cahier. Une sorte de journal intime. Hellman le bien nommé (car de multiples facettes de l'enfer sont ici évoquées) a essayé de s'auto-immoler. En écrivant, il cherche à expliquer ce qui l'a conduit à commettre cet acte désespéré. À se l'expliquer à lui-même, à l'expliquer à son père, peut-être aussi à son psychiatre (tout en déployant mille ruses pour interdire à ce dernier l'accès à son récit).

Journal comme un collage de fragments : bribes de l'enfance du narrateur à Côte-des-Neiges (notamment une partie de *tag* lourde de sens et de conséquences dans la cour de l'école), puis un épisode haut en couleur où, unique employé capable de parler français, il travaille à la Ronde pendant l'Expo 67, des trips d'acide dans une résidence étudiante du ghetto McGill, une relation amoureuse passablement tordue avec une certaine Annie, un emploi dans l'atelier de soudure d'une usine de réacteurs nucléaires…

Le fil de cette narration plus ou moins « chronologique » est constamment brisé : s'y intercalent des lettres du narrateur à son père, les souvenirs d'un épisode particulièrement sordide vécu par celui-ci dans un camp de concentration, un séjour aux Philippines et une longue marche dans la jungle en compagnie de guerilleros, des extraits d'une lettre envoyée à Magellan par Francisco de Serrão. Le présent vient également interrompre le récit : les rapports de David avec son psychiatre (dont le nom change sans arrêt), avec son infirmier, son infirmière. Il y a des hallucinations où des personnages venus du passé (le sien, celui de son père) font irruption dans la cour de l'hôpital ou dans sa chambre. À l'occasion (clin d'œil à Jacques Derrida ?), une coupure de journal (souvent à propos du prochain référendum) cache une partie du texte.

Mais ces brisures ne sont pas le fruit du hasard, elles ne sont jamais innocentes. Nous sommes ici dans un jeu de miroirs où chaque partie se reflète dans l'autre à l'infini. Et chaque fois, c'est un visage des rapports complexes de pouvoir entre les êtres humains qui est mis en lumière : le kapo, les prisonniers et les gardiens du camp, les garçons et les filles dans la cour de l'école, les ouvriers, le syndicat et les patrons, les chrétiens et les juifs, les francophones et les anglophones. Vaste fresque de l'enfer, danse macabre. On pense à l'œuvre de Jérôme Bosch où la folie, la cruauté et la mort se côtoient.

Claire Dé nous donne une traduction remarquable, sensible, à la fois fidèle et inventive, de ce roman foisonnant.

Le cahier d'Hellman a paru en anglais en 1992. Un deuxième roman, *City of Forgetting*, a été publié en 1997. On ne peut qu'espérer le lire bientôt en français.

LE PASSÉ

Ce qu'il nous reste, d'Aislinn Hunter, est aussi une suite de fragments de vie. Dans une quarantaine de très courts chapitres, nous suivons Emma, l'héroïne londonienne, dans la quête de son histoire.

Emma est enceinte d'un homme marié, Adam, et Adam ne peut se résoudre à quitter sa femme. Elle-même n'a pas connu son père, qui a abandonné sa mère aussitôt après l'accouchement. Elle refuse que son enfant se pose les mêmes questions qu'elle sur ses origines. Elle est déterminée à lui donner ce cadeau de naissance : une histoire, la sienne, comme un point d'ancrage.

Ce qu'il nous reste, donc : une photo parfois, de vieilles lettres, des guenilles, quelques prénoms. Les souvenirs qu'une mère, une tante, une grand-mère nous distillent à contrecœur. Des boîtes de

carton dans un grenier. De petites et de grandes histoires d'amour. Des histoires qui finissent en queue de poisson et d'autres qui exhalent des effluves de tragédie. Le passé d'une famille, avec ses trous — ses demi-vérités et ses demi-mensonges. Emma dévide courageusement, avec une patience qui ne se dément jamais, cet écheveau.

L'angoisse est également présente. L'enfant à naître prend de plus en plus de place, et l'urgence d'agir s'impose. Emma se rend à Bayswater dans l'espoir de parler avec son père — seulement lui dire qu'il est son père et qu'elle-même va bientôt être mère. La tentative avorte. « Je ne suis pas l'homme que vous cherchez », répond cet homme. « Sur le banc à l'extérieur de *Chez Michele*, tu te sens énorme et grotesque, avec tes genoux formant un *V* et ta jupe tendue comme un drap au-dessus. Tu appuies fermement tes mains sur tes cuisses pour te hisser sur tes jambes. Puis, tu repars vers la ville… » (p. 97)

Au neuvième mois de sa grossesse, Emma entreprend un voyage en Irlande, d'où viennent ses grands-parents maternels. Elle trouve ce qu'elle cherchait, le cadeau de naissance est prêt, elle peut enfin rentrer à Londres, mettre son enfant au monde.

Une écriture maîtrisée (le roman est entièrement écrit à la deuxième personne du singulier), oscillant entre légèreté et profondeur, un personnage attachant, une réflexion originale sur l'amour, la maternité, les origines. La traduction de Carole Noël est élégante et fluide.

Aislinn Hunter est née en Ontario et vit actuellement à Vancouver où elle enseigne la création littéraire à l'université. *Ce qu'il nous reste* a été finaliste à deux prix littéraires.

LE DÉSESPOIR

Au moment de choisir le livre d'un auteur qu'on ne connaît pas, l'on se fie souvent à la quatrième de couverture. Dans le cas de *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré*, un roman d'Elizabeth Smart, celle-ci est éloquente : sous la photo d'une beauté blonde romantique, Angela Carter n'hésite pas à dire le mot « chef-d'œuvre », à suggérer une « Madame Bovary frappée par la foudre », Michael Ondaatje parle d'une « émotion essentielle », et le critique du *Spectator* renchérit avec « cri d'extase » et « cri d'agonie ».

On est naturellement rempli d'espoir en ouvrant le livre prometteur de merveilles. Une préface de Brigid Brophy nous prépare encore au miracle, puisqu'elle compare l'œuvre aux *Métamorphoses* d'Ovide, à *Notre-Dame des Fleurs* de Genet, à la poésie de Rilke. Ainsi que Le *Cantique des Cantiques* est évoqué, ainsi que *Tristan et Yseult* de Wagner.

Il s'agit donc d'une femme amoureuse d'un homme marié (encore) et qui souffre infiniment. Ce texte est comme une longue plainte qu'elle adresse à l'aimé, lui livrant sa détresse. Écorchée vive, l'âme à nu. Il n'y a que cela, la douleur de l'amour impossible. On devrait, on voudrait être touché. Comment pourrait-on ne pas l'être ?

Mais voilà. L'émotion, cette « émotion essentielle », ne passe pas. Tout au long de ma lecture, je me suis demandé ce que le texte pouvait être en anglais. Y avait-il une musique irrésistible, des images, des métaphores imprévisibles, éblouissantes ? Si oui — et je veux le croire —, cette musique, ces images ne sont malheureusement pas rendues en français et l'ensemble nous laisse une impression de boursouflure. Le style est ampoulé, artificiel et, malgré toute sa bonne volonté, le lecteur ne parvient pas à croire à l'authenticité de cette douleur.

On dit souvent que la poésie — et l'humour — est ce qui se perd dans la traduction. Ici, j'ai l'impression que la poésie a été perdue, et c'est dommage.

À la fin, une biographie nous apprend qu'Elizabeth Smart est née à Ottawa en 1913 et qu'après avoir découvert l'œuvre du poète britannique George Barker, elle est tombée follement amoureuse de lui. Ils ne se sont jamais mariés — il l'était déjà —, mais ils ont eu quatre enfants. Elle a publié de la poésie et des récits poétiques. Elle est morte en 1986.

Voix et images
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, ***Voix et Images*** est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):
Canada, 35 $; étranger, 40 $; étudiant, 21 $.

2 ans (6 numéros):
Canada, 63 $; étranger, 73 $; étudiant, 37 $.

Le numéro: nos 1 à 32 : 5 $; nos 33 à 62 : 10 $; nos 63 et + : 13 $ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 $.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:
Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale « A »
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747